



les larmes
d'œdipe

la colline

théâtre national

Les Larmes d'Œdipe

librement inspiré d'*Œdipe à Colone*

de **Sophocle**

texte et mise en scène **Wajdi Mouawad**

avec

Jérôme Billy Le Coryphée

Charlotte Farcet Antigone

Patrick Le Mauff Œdipe

assistant à la mise en scène en création **Alain Roy**

assistante à la mise en scène **Valérie Nègre**

scénographie **Emmanuel Clolus**

lumières **Sébastien Pirmet**

compositions chantées originales **Jérôme Billy**

musiques originales **Michael Jon Fink**

réalisation sonore **Michel Maurer**

son **Jérémie Morizeau**

costumes **Emmanuelle Thomas**

régie générale **Malika Pascale Ouadah**

régie lumière **Gilles Thomain** et **Stéphane Hochart**

régie son **Émile Bernard** technicien HF **Lucas Ciret**

électricien **Pascal Levesque** machiniste **Franck Bozzolo**

habilleuse **Isabelle Flosi**

du 23 mars au 2 avril 2017

Grand Théâtre

du mercredi au samedi à 20h30, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h30

durée: 1h40

production La Colline – théâtre national

coproduction Au Carré de l'Hypoténuse-France,

Abé Carré Cé Carré-Québec compagnies de création,

Le Grand T théâtre de Loire-Atlantique,

Mons 2015 – Capitale européenne de la culture,

Mars-Mons arts de la scène, Théâtre Royal de Namur

avec le soutien de l'École nationale supérieure d'architecture de Nantes
et du Château des Ducs de Bretagne

Remerciements à Aggelos Antonopoulos, Vasia Apostolopoulou, Françoise Arvanitis, Alexis Athanasopoulos, Nikolas Chrystofidelis, Konstantinos Grigoratos, Adéa Guillot, Caterina Kantziki, Dimitri Kranias

Le décor a été construit par les ateliers du Grand T.

Le texte est publié aux éditions Leméac/Actes Sud-Papiers.

Le spectacle a été créé le 28 juin 2015 à Mons 2015
Capitale européenne de la Culture

Sur la route

L'Archipel – Scène nationale, Perpignan

Inflammation du verbe vivre le 4 mai

Les Larmes d'Œdipe le 5 mai

Des mourants le 6 mai

Teatre Lliure, Festival GREC 2017 de Barcelone

Des mourants les 21 et 22 juillet

Festival Cervantino – Guanajuato – Mexique

Inflammation du verbe vivre le 19 octobre

Les Larmes d'Œdipe le 20 octobre

Des mourants le 21 octobre

Les étudiants du projet scénographie inter-écoles exposent leurs travaux

Depuis 2008, des étudiants de l'École nationale supérieure d'Architecture de Paris La Villette, de l'École supérieure des Arts Appliqués Duperré et de l'École supérieure des Arts Techniques Hourdé réalisent des projets de scénographie à partir des spectacles de la programmation.

Nous vous invitons à découvrir, dans le hall du théâtre, l'exposition des maquettes conçues à partir de la pièce *Les Larmes d'Œdipe* de Wajdi Mouawad. Pour les réaliser, les étudiants, accompagnés par leurs enseignants, ont travaillé avec Emmanuel Clolus, scénographe du spectacle, Bruno Drillaud chef machiniste adjoint à La Colline.

TROISCOULEURS



arte THEATRE .com

Le Monde

Le dernier jour de sa vie

Les Larmes d'Œdipe est le dernier né d'une aventure-fléuve de cinq années, nommée *Le Dernier Jour de sa vie* et rassemblant les sept tragédies de Sophocle parvenues jusqu'à nous dans leur intégralité. Après avoir traversé l'œuvre en thèmes (avec *Des femmes* composé des *Trachiniennes*, *Antigone* et *Électre* en 2011 puis *Des héros* sur *Ajax* et *Œdipe Roi* en 2014), le dernier opus *Des mourants* a été créé lors de la présentation de l'ensemble des pièces à Mons 2015 – Capitale européenne de la Culture.

Pour composer une unité mélodique, Wajdi Mouawad a confié la traduction des pièces au poète Robert Davreu. Mais la disparition de ce dernier à la création *Des héros*, sans avoir traduit *Philoctète* et *Œdipe à Colone* a métamorphosé la trajectoire *Des mourants*. Devant l'impossibilité de confier les pièces restantes à d'autres traducteurs sans avoir le sentiment de trahir Robert Davreu, Wajdi Mouawad a décidé de traduire puis réécrire *Des mourants*, jusqu'à une réappropriation complète tant dans la forme que dans le sens : écrire soi-même, écrire autrement, comme seule issue envisageable. C'est ainsi que *Philoctète* et *Œdipe à Colone* ont respectivement engendré *Inflammation du verbe vivre* et *Les Larmes d'Œdipe*.

Dans ce spectacle, le vieil Œdipe aux yeux crevés cherche, accompagné de sa fille Antigone, le lieu du dernier jour de sa vie. Mais un Coryphée, venu s'y réfugier, apporte des nouvelles d'une Athènes en colère suite à l'assassinat par la police d'un jeune garçon, au début des émeutes de la crise financière.

Sophocle matrice

J'avais 23 ans lorsqu'un ami m'a conseillé de lire les Grecs. Ce qui m'a frappé chez Sophocle, c'est son obsession à montrer comment le tragique tombe sur celui qui, aveuglé par lui-même, ne voit pas sa démesure. Cela me poussait à m'interroger sur ce que je ne voyais pas de moi, sur ce que notre monde ne voit pas de lui, ce point aveugle qui pourrait, en se révélant, déchirer la trame de ma vie. Révélation du fou que je suis. Que serais-je devenu si j'étais resté au Liban ? Ma famille et moi étions partis avant le massacre de Sabra et Chatila en 1982, commis par des milices chrétiennes auxquelles j'avais rêvé d'appartenir dans mon enfance. Aurais-je été parmi eux ? On ne peut pas présumer de soi.

Cette idée, pour ne pas dire cette conviction, depuis, n'a cessé de creuser ses ramifications poétiques et spirituelles en moi, traversant chaque histoire que j'essaie de raconter. Or, c'est sur cette notion que sont fondées les tragédies de Sophocle, s'interrogeant sur la raison de la douleur et de la violence.

La connaissance de soi, comme un rappel constant de ce qu'est notre juste mesure ni plus ni moins, la communauté politique libérée du totalitarisme et l'expression collective de la douleur, la catharsis, devenant le noyau sur lequel se construira notre civilisation. Sophocle, c'est un vertige. Un souffle puissant. Une matrice de la littérature occidentale. En lien continu avec la souffrance, il y est à la fois question d'aveuglement et de révélation.

Couros

Il est jeune et nous regarde de face. D'un seul corps, entier, d'une densité qui est celle des êtres entièrement offerts à ce qu'ils sont. Nul doute ne l'habite, nulle incertitude. Il fait un avec le monde. Il est nu, dans l'éclat de sa beauté et de sa force. Il est là comme on le dirait du présent. Il ne semble ni occupé par l'appréhension du futur ni obsédé par le ressassement du passé. En cela, il est centré. On ne connaît pas son nom, on ignore presque tout de celui ou celle qui l'a créé, qui l'a sculpté. Par sa morphologie, par ce qu'il dégage d'harmonieux, il rappelle les statues égyptiennes dont il semble être l'un des descendants, mais il est Grec, indéniablement, de cette Grèce encore jeune, naissante, celle d'Homère, celle de Parménide, la Grèce des sages, celle d'avant l'avènement des philosophes. C'est un jeune homme donc que représente cette petite statuette de bronze de 17 centimètres de haut. Un bronze sombre, mulâtre, comme buriné par le soleil. Si l'on ignore sa provenance, elle rappelle par sa manière d'être les statues géantes trouvées sur le site de Delphes : tête massive, bras légèrement repliés, jambes puissantes et taille fine sans bassin. Aujourd'hui, Delphes est un sublime cadavre de pierre, sans plus de pythie, ni d'oracle, mais à l'époque où ce jeune homme fut sculpté, le sanctuaire était le centre du monde hellénique, construit en face du soleil, dirions-nous, tant la lumière y est ardente. Et c'est peut-être cela qui semble hanter cette statuette. La lumière. Le feu. La forge. Bref, la brûlure. Celle de la vérité, cette vérité qu'Œdipe voulut tant affronter et qui, une fois découverte, lui fit se crever les yeux. Et c'est justement à Delphes que le malheureux père et frère d'Antigone vint dans l'espoir d'éclairer les ombres de son origine. Delphes, cité où régnait le Dieu impeccable, Apollon, lui le Dieu de l'oracle, lui le Dieu

porte-torche. Il faut donc s'avancer vers cette statuette comme on s'avancerait vers le temple au fronton duquel était gravé la fameuse sentence "Connais-toi toi-même". Sentence bien éloignée de ce qu'aujourd'hui nous appelons la psychanalyse puisqu'elle n'était pas une invitation à l'introspection, mais à la connaissance de sa mesure. "Toi qui entres ici, n'oublie pas que tu es un mortel et ne te prends pas pour un Dieu. Connais ta mesure. Ni la surestime ni la sous-estime. Sois toujours à l'heure juste, ni en avance ni en retard, sois à la cible de toi-même." C'est cette pensée puissante qui invitait à la prudence, qui accueillait ceux qui venaient pour consulter l'oracle au temple apollinien où cette statue, peut-être, fut coulée. La mesure ! Signe d'ordre et de vie bonne ! Condition première pour être aimé par les dieux ! Et c'est cela qu'inspire de si puissant cette statuette venue de l'aube de notre civilisation. La mesure, l'harmonie des membres, l'élégance de l'ensemble, la proportion parfaite. Au-delà de sa perfection esthétique, c'est avant tout une manière d'être humain qu'il faut se figurer. Le regard droit, sans incertitude dont fait preuve ce jeune homme, le mouvement de sa marche, le pas gauche en avant et les bras légèrement pliés, comme engagés dans la marche, invitent à méditer à combien est rare et précieux le mortel qui, sa vie durant, a su en gardant la mesure sans faillir, éviter les gouffres et les détroits des malheurs. À la regarder, arrive à l'esprit cette pensée sophocléenne : "Ne dites jamais qu'un homme fut heureux aussi longtemps qu'il n'a pas été au bout du jour du dernier jour de sa vie."

Wajdi Mouawad

Texte écrit pour le parcours "Le corps sans le voir" dans le cadre de l'exposition "Le corps en mouvement. La danse au musée" à la Petite Galerie du musée du Louvre du 6 octobre 2016 au 3 juillet 2017



Couros : œuvre attribuée à la production de la cité d'Argos dans le Péloponnèse
musée du Louvre, Paris © RMN-Grand Palais / Stéphane Maréchal

“Si j’avais eu le temps...
Si la Mort, que personne
ne peut arrêter, me l’avait permis ;
Si j’avais pu vous dire...
Moi je suis mort.
Mais vous, qui êtes vivants,
Témoignez pour moi,
Dites-leur la vérité à mon propos,
surtout à ceux qui ne savent rien,
surtout à ceux
qui ne veulent pas savoir
Mes amis me surnommaient
« le Prince »
Jamais je n’aurais imaginé
devenir si célèbre
auprès du monde entier.”

d’après *Hamlet* de Shakespeare par Djina Tsalikian,
mère d’Alexandros Gregoropoulos

Plaire à son cœur

“Nos intuitions sont-elles des prémonitions ? Appelons-nous à nous défaites et victoires ? Appelons-nous le malheur ? Nous sommes des arbres visités par des oiseaux insatisfaits.

Quelque chose nous dépasse. Lames de rasoirs laissées entre les mains d'un enfant qui en ignore les dangers. Mare de sang qui ne porte plus son nom. Comme une intuition flottante qui serait ou pourrait devenir prémonition. C'est une noyade dans l'eau de nous-mêmes. Que se passe-t-il quand il ne se passe plus rien ?

– Wajdi, si tu devais compléter la phrase suivante : *s'il n'en tenait qu'à moi, je...*

– Je laisserais la mise en scène de textes que je n'ai pas écrits pour retrouver le chemin des ronces où pousse, de travers, l'écriture de celui qui sait qu'il n'est ni poète ni artiste, mais qui, précisément parce qu'il le sait, choisit de faire semblant de l'être, choisit de jouer au poète, de se déguiser en poète, se disant que plus il aura l'air d'être un poète plus ce qu'il écrira aura l'air d'être un poème. Il lui suffit de pousser autant qu'il en est capable la supercherie. Et cela enfin dit, enfin avoué, enfin réglé, fuguant pour toujours, le voilà libre d'aller se jeter à la mer pour s'enfoncer vers les abysses et retrouver le poisson de la prime enfance, ce poisson-soi, qui vit au fond de l'eau sombre des mots mauvais et dont les écailles, miroitantes au milieu des déjections, reflètent les figures d'une mémoire merveilleuse qui ne sait regarder que le présent.”

Wajdi Mouawad



Affrontements lors d'une grève générale contre les plans d'austérité du gouvernement à Athènes, le 15 juin 2011
© Angelos Tzortzinis / AFP

“Le monde va sa marche
et l’histoire d’Œdipe
se rejoue chaque soir.
Le monde croit voir et ne
cesse de se crever les yeux
quand il est trop tard.
Toujours la même histoire.”

Les Larmes d’Œdipe

La solidarité des ébranlés

C'est *ici* que se joue le véritable drame de la liberté ; la liberté ne commence pas seulement "après", une fois le combat terminé ; au contraire, sa place est précisément dans ce combat, au *sommet marquant*. Il s'agit de comprendre que ceux qui se trouvent exposés à la pression sont libres, plus libres que ceux qui assistent au combat en simples spectateurs, en se demandant anxieusement si et quand leur tour aussi viendra.

Le moyen de dépasser cet état, c'est la *solidarité des ébranlés*. La solidarité de ceux qui sont à même de comprendre ce dont il y va dans la vie et la mort et, par conséquent, dans l'histoire. De comprendre que l'histoire est ce conflit de la *vie nue* enchaînée par la peur, avec la *vie au sommet* qui ne planifie pas le quotidien à venir, mais voit clairement que le jour ordinaire, sa "vie" et sa "paix" auront une fin. Seul celui qui est à même de comprendre cela, celui qui est capable d'un revirement, est un homme spirituel. La solidarité des ébranlés – ébranlés dans leur foi en le jour, la vie et la paix –, c'est la solidarité de ceux qui comprennent. La compréhension ne peut se borner au plan le plus fondamental, à l'attitude d'esclavage ou de liberté vis-à-vis de la vie ; elle implique également la compréhension de la signification de la science et de la technique. La solidarité des ébranlés peut se permettre de dire "non". Elle ne dressera pas de programmes positifs ; son langage sera celui du démon de Socrate : tout en avertissements et interdits. Elle devra et elle pourra devenir une puissance spirituelle capable de contraindre le monde à certaines

restrictions, d'empêcher alors certains actes et certaines mesures.

La solidarité des ébranlés s'édifie dans la persécution et les incertitudes : c'est là son front silencieux, sans réclame et sans éclat, alors même que la force régnante cherche à s'en emparer par ces moyens. Loin de craindre l'impopularité, elle l'encourage et l'appelle discrètement, sans discours. L'humanité n'atteindra pas le terrain de la paix en se laissant prendre aux leurres de la quotidienneté, en se mesurant à l'aune du jour.

Celui qui trahit cette solidarité devra se rendre compte qu'il nourrit la guerre, que c'est lui, l'embusqué à l'étape, qui vit du sang des autres. Cette conscience trouve un soutien puissant dans les sacrifices du front des ébranlés. Amener tous ceux qui sont capables de comprendre à éprouver intérieurement l'inconfort de leur situation commode, voilà le sens qu'on peut atteindre. Faire en sorte que la composante de l'esprit qu'on qualifie "d'intelligence technique", celle surtout des chercheurs et des praticiens, des inventeurs et des ingénieurs, sente passer le souffle de cette solidarité et agisse en conséquence. Ébranler le quotidien des factologues et des routiniers, leur faire comprendre que leur place est *de ce côté* du front, et non auprès des mots d'ordre du "jour", si séduisants soient-ils : qu'il s'agisse de la nation, de l'État, de la société sans classes ou de l'unité mondiale, ces slogans sont en réalité des appels à la guerre.

Jan Patočka

Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire,
traduction Érika Abrams, Éditions Verdier, 1981

Graffiti au pochoir représentant Alexandros Gregoropoulos, 15 ans, tué par la police lors des manifestations de décembre 2008 à Athènes © Olivier Laban-Mattei / AFP

